

TWENTIETH CENTURY FOX PRÉSENTE
SCHWARZENEGGER
UN FILM DE
JOHN McTIERNAN

PREDATOR

SORTIE LE 17 AOÛT EN COPIE NEUVE

TWENTIETH CENTURY FOX PRESENTS GORDON SILVER-DAVIS ARNOLD SCHWARZENEGGER PREDATOR CARL WEATHERS
PRODUCED BY ALAN SILVESTRI DIRECTED BY DONALD MCPHINE EDITED BY JOHN VALLONE PRODUCED BY B/GREENBERG ASSOCIATES, INC. DIRECTED BY STAN WINSTON
PRODUCED BY JIM THOMAS & JOHN THOMAS PRODUCED BY LAWRENCE GORDON, JOEL SILVER & JOHN DAVIS DIRECTED BY JOHN McTIERNAN

Sofilm  TimeOut  capricci 

© 1987 Twentieth Century Fox Film Corporation. All Rights Reserved. 

REVUE DE PRESSE

PREDATOR

Un film de
John McTiernan

Sortie le 17 août 2016

SOMMAIRE

I. Quotidiens

II. Hebdomadaires

III. Mensuels

IV. Internet

I. QUOTIDIENS

Le Monde

PLUS FORT QUE « SCHWARZIE » : « Predator », de John McTiernan

Predator (1987), deuxième long-métrage et première grande réussite du réalisateur américain John McTiernan (*Piège de cristal*, *Last Action Hero*) fut largement ignoré par la critique à sa sortie, qui n'y vit qu'un banal produit décérébré. Le film compte désormais comme un modèle de la science-fiction survivaliste, ayant su, par son ingéniosité, transcender les limites de son sujet, et il a offert à Arnold Schwarzenegger l'un des rôles les plus iconiques de sa carrière à l'écran.

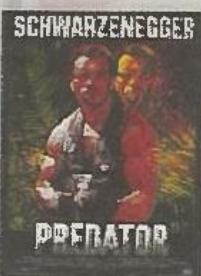
Cette histoire d'une troupe de mercenaires envoyée en mission de sauvetage dans la jungle sud-américaine, bientôt assaillie par une entité extraterrestre invisible, frappe aujourd'hui par la finesse de son exécution, sa beauté plastique, sa progression millimétrée et la richesse du sous-texte qui l'infuse. Le dédale luxuriant du décor, hostile, proliférant, semble s'auto-engendrer indéfiniment et plonge bientôt dans l'abstraction. Peu à peu, la jungle s'apparente à une sorte d'arène mythologique, où des surhommes s'affrontent telles des figures titaniques, comme sculptées dans le limon originel ou issues de ce nouvel Olympe qu'est l'hyperespace.

Mathieu Macheret, le 17 août

Libération

Libération Mercredi 17 Août 2016

www.libération.fr  facebook.com/liberation



Jungle, pétarade, alien. Vingt-neuf ans plus tard (à deux jours près) ressort en salles Predator, de John McTiernan, où s'affirmait chez le futur réalisateur de Piège de cristal l'obsession de connaître et d'apprivoiser son ennemi - pas ses producteurs, mais ici un E.T. à dents de sanglier. Sous la brusquerie d'un tir de kalach, savourez la sagesse d'une stratégie commando et le charme d'un Schwarzenegger en sueur qui se tirait la bourse chaque matin avec Carl Weathers pour avoir les biceps les plus affûtés. Avec une pensée pour Van Damme, qui a interprété quelques jours le méchant Predator, avant d'être viré.

L'Humanité

PREDATOR,
de John McTiernan (reprise).

États-Unis, 1987, 1h47.

SF sauvage. Un commando états-unien débarque dans une jungle d'Amérique du Sud pour secourir une escouade de compatriotes. Reprise d'un classique du cinéma d'action dont les apparences sont trompeuses car il ressemble a priori à une aventure musclée et macho (grâce à l'acteur principal Schwarzenegger). Ça démarre comme une histoire de guérilla dont les protagonistes sont des têtes brûlées assez lourdingues. Mais le film bifurque dans le fantastique avec l'irruption d'un prédateur mystérieux, monstre mythique contre lequel le héros va lutter. Le film délaisse tous ses clichés initiaux pour se métamorphoser en combat primitif en pleine nature. Une surprenante progression narrative. •



Copyright Film*

II. HEBDOMADAIRE

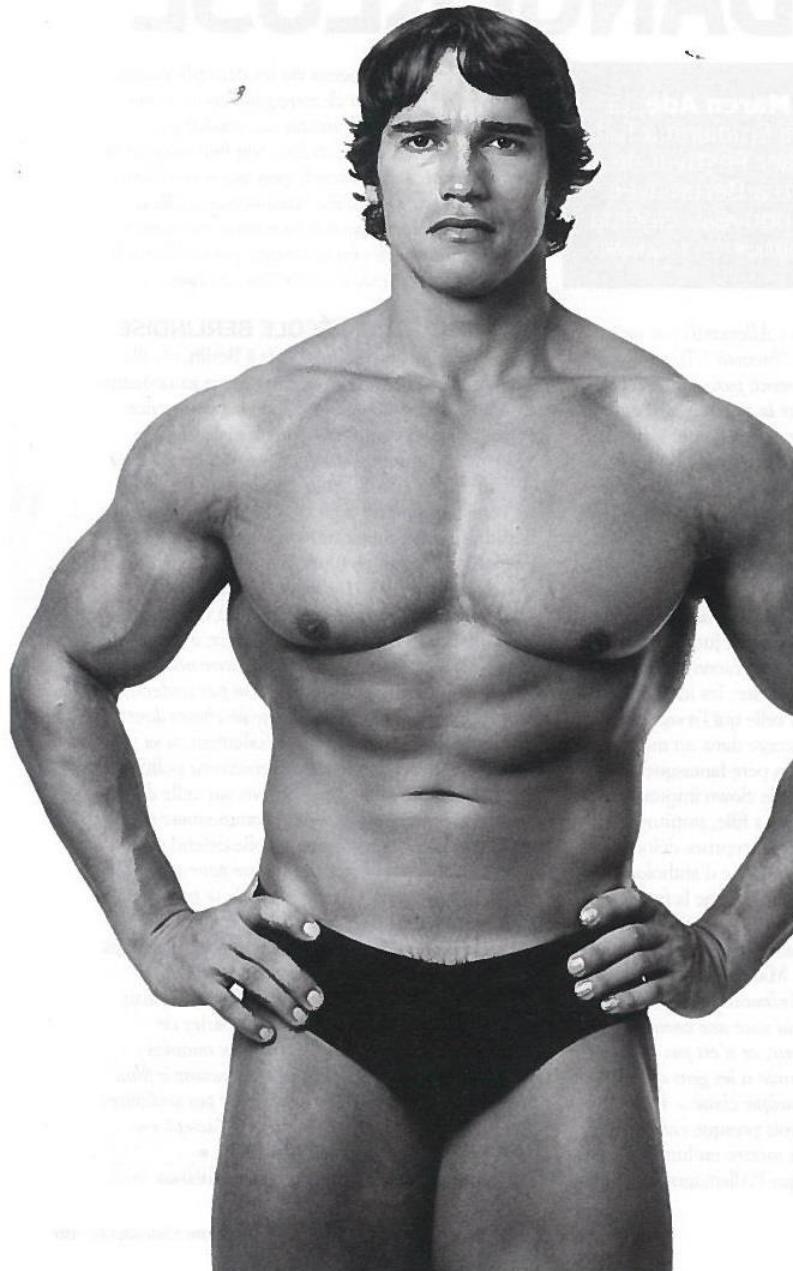
GRAZIA

GRAZIA CULTURE

LIVRE

HASTA LA VISTA, **BABY!**

Un essai intelligent sur Arnold Schwarzenegger? Preuve est faite que, quand on aime, tout est possible. Par Philippe AZOURY



Dans les années 80, deux acteurs ont volé au secours des Etats-Unis. Le premier, Sylvester Stallone, a remonté seul l'histoire de l'Amérique pour rapporter à son pays son drapeau. Au passage, il est devenu culturiste. Le second, autrichien, a d'abord commencé par rafir cinq fois le prix de Mister Univers, avant de rejoindre la colline d'Hollywood comme acteur. Pour les gens de cinéma, Arnold Schwarzenegger n'a d'abord été qu'une curiosité, un Bibendum de muscles. Et puis, l'Amérique de Reagan, en demande de puissance retrouvée, lui a offert des rôles démesurés (*Conan le Barbare*). Il s'est servi de sa musculature comme d'une arme fatale contre le monde, sinon contre la galaxie. Dans *Predator* (un drôle de film militaire et paranoïaque de John McTiernan qui ressort en salles cette semaine), il défiait quasiment à mains nues une machine à tuer venue d'ailleurs. Dans *Terminator* (1, 2, 3 et 4), il deviendra à son tour machine. Il fallait ça pour le faire rentrer dans une norme: lui inventer une extension logique de lui-même. Avant Schwarzenegger, on n'avait jamais vu un corps pouvant aller aussi loin dans la force. On peut rire de Schwarzie, de sa filmographie bête, mais on doit surtout s'en étonner. On reste toujours face à son 1,88 m comme des gosses face à un jouet: «What the hell is this?» Cette question, on l'entend dans tous les films où Schwarzenegger fait son apparition. Il est l'étonnement renouvelé, toujours. Un livre intelligent mais jamais cuistre, signé du brillant Jérôme Moncibovic, qui dirige les pages cinéma de *Chronicart* (et s'est récemment inscrit dans une salle de sport), se pose la même question, mais autrement: d'où viens-tu Schwarzie? Ça commence comme un conte des *Mille et Une Nuits*, l'histoire du roi Arnold, et ça se transforme en une réflexion sur le transhumain, en une mine d'or sur l'armée américaine (saviez-vous que *Predator* était le nom du drone le plus perfectionné de l'US Army?), et sur une exploration splendide des origines du cinéma. Qui est à la fois, nous dit Jérôme, l'enfant du cirque (ça, on savait) et du fitness (ça, on découvre). Arnold est son bébé. Arnold est son prodige. Super livre.

PRODIGES D'ARNOLD SCHWARZENEGGER de Jérôme Moncibovic

(Capricci, 264 pages).

PREDATOR de John McTiernan (Etats-Unis, 1h47). Ressortie en version restaurée le 17 août.

PHOTOS: JACK MITCHELL/GETTY IMAGES, DAVID LE/EPIC/NETFLIX, VINCE VALI/2015 CTN/E, INC.

III. MENSUELS



DOSSIER

PREDATOR STORY

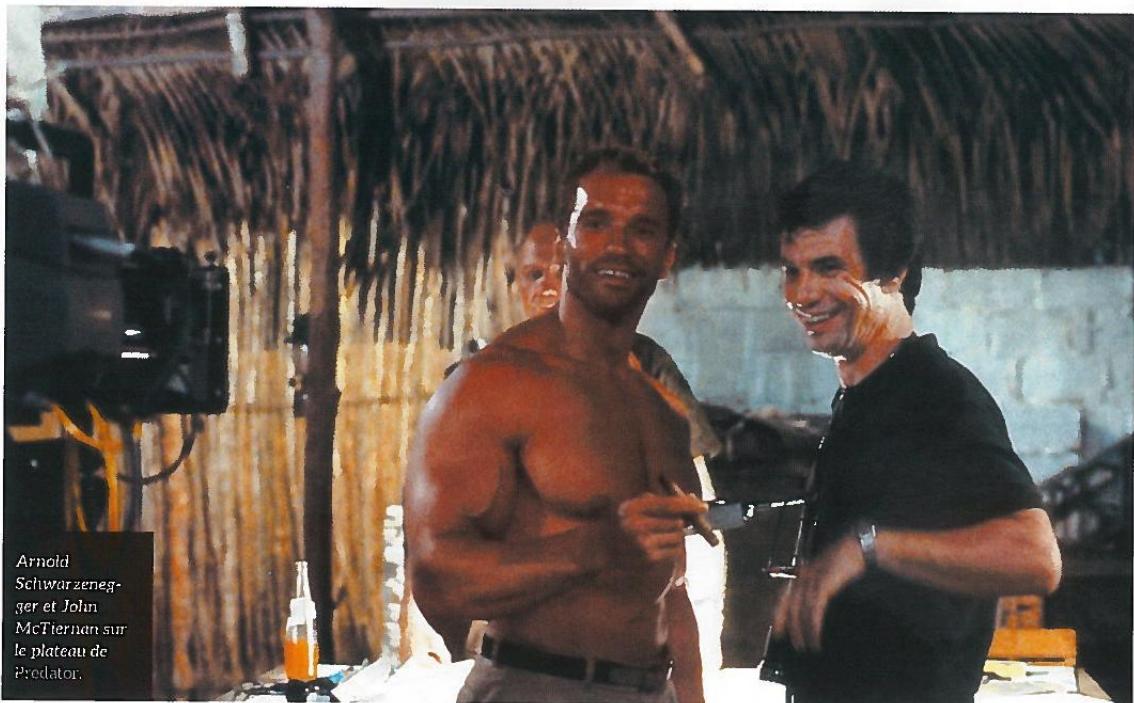
AIGUISE-MOI ÇA !

Ce 17 août, PREDATOR ressort dans les salles françaises, près de trente ans après son exploitation originelle. L'occasion rêvée de se pencher sur la genèse à haut risque de ce joyau cinématographique majeur, marquant un tournant dans la carrière d'Arnold Schwarzenegger et propulsant sur orbite un certain John McTiernan...

1985. Deux scénaristes débutants du nom de Jim et John Thomas, sans agent ni argent, décident de rédiger un « spec script », c'est-à-dire un scénario non sollicité par qui que ce soit, en espérant que quelqu'un acceptera de le parcourir.

Après tout, Stallone avait fait de même avec *Rocky*, avec le succès que l'on connaît. Incertains quant à la direction à prendre, les deux frangins ont justement une illumination en allant voir *Rocky IV* de Sylvester Stallone, dans lequel le boxeur met une raclée au mastodonte soviétique Ivan Drago. « Maintenant qu'il a battu tout le monde sur le ring » lance l'un des frères, « qui va-t-il bien pouvoir affronter ? ». « Un extraterrestre ! » rétorque l'autre. Le concept de *Predator* vient de naître. Quelques mois plus tard, un scénario intitulé *Hunter* est prêt à circuler. Après des dizaines de tentatives infructueuses, les Thomas parviennent à glisser le fruit de leur labeur au service courrier de la 20th Century Fox. Un exécutif du nom de Michael Levy découvre le manuscrit entre deux réunions... et se rue vers le bureau du grand patron d'alors, Lawrence Gordon. Convaincu par l'enthousiasme de Levy, le grand manitou sécurise le projet pour quelques centaines de mil-

liers de dollars. Projets dans les hautes sphères hollywoodiennes, les frères Thomas doivent désormais collaborer avec le jeune John Davis, nommé par Gordon pour produire le long-métrage. Pour compenser le manque d'expérience de Davis, on fait également appel à Joel Silver, qui vient d'enchaîner les cartons avec *48 heures*, *Une créature de rêve*, *Commando* et *Jumping Jack Flash*, et s'apprête à mettre sur pied *L'Arme fatale* chez la Warner, d'après un script de Shane Black. Silver approuve *Hunter*, à condition qu'Arnold Schwarzenegger en soit la vedette. Cherchant à laver sa réputation après *Kalidor - la légende du talisman*, que Dino De Laurentiis vient de monter dans le dos, Arnold voit dans *Hunter* l'occasion d'imposer pour de bon son pouvoir sur l'industrie. Selon une logique de réévaluation permanente, caractéristique de ce self-made-man proche de Reagan, la star demande un salaire de trois millions de dollars. La Fox accepte, sans condition. L'influence d'Arnold sur Gordon et Silver lui permet également de commander des modifications drastiques : alors que le scénario de départ opposait une équipe d'extraterrestres à un militaire isolé, Schwarzenegger exige qu'on inverse le rapport de force, et



Arnold Schwarzenegger et John McTiernan sur le plateau de *Predator*.

que le héros soit entouré d'un commando de gros bras en hommage à deux de ses films favoris, *La Horde sauvage* et *Les Sept mercenaires*. De son côté, la Fox demande aux Thomas d'abandonner l'idée d'une créature télépathie et polymorphe, trop complexe à réaliser avec les technologies d'alors. Reste désormais à trouver le réalisateur. Alors que Silver verrait bien un vieux routard (notons qu'il confie parallèlement *L'Arme fatale* à Richard Donner), John Davis, dont c'est le premier film, recherche au contraire du sang neuf. C'est par hasard qu'il découvre *Nomads*, excellent thriller atmosphérique semblant coûter beaucoup plus que son budget d'un million de dollars. Arnold approuve : il faut confier *Hunter* à John McTiernan.

LES JOIES DU SYSTÈME

« À l'époque où on m'a proposé *Predator* » se souvient John McTiernan, « j'avais réalisé deux longs-métrages, dont un seul avait été distribué en salles, ainsi qu'une douzaine de courts-métrages. J'ai donc essayé d'aborder le projet comme s'il s'agissait d'un petit film. » Plus facile à dire qu'à faire quand on hérite d'une enveloppe de 18 millions de dollars. Pendant plusieurs mois, McTiernan prépare scrupuleusement le film en compagnie de Joel Silver, dont l'omniprésence en coulisse est évoquée par Shane Black lui-même dans les bonus du DVD collector. McT est si impliqué qu'il dépasse d'ailleurs les bornes, du point de vue de ses producteurs. « Les auteurs avaient écrit cette histoire à propos d'un extraterrestre qui part chasser sur Terre et fait une erreur en s'attaquant à la mauvaise proie » poursuit le réalisateur. « Le studio avait sans doute en tête une combinaison entre *Alien* et *Rambo*, mais pas moi. Je voulais presque tout changer. Dans ma version, Arnold et son

« LES GENS DU STUDIO NE VOULAIENT SURTOUT PAS QUE LE RÉALISATEUR SE MÉLE DU SCRIPT. C'ÉTAIT UNE MENACE POUR EUX. »

J. MCTIERNAN

équipe devaient sauter en parachute depuis l'hélicoptère pour secourir un pilote disparu dans la jungle. Ce pilote faisait partie d'une mission de reconnaissance secrète. Le gouvernement ne pouvait pas le secourir officiellement, et envoyait donc ce commando sur place. Ce pilote avait un beeper sur lui, et les héros suivaient son signal. Le beeper n'arrêtait pas de changer de position, et se déplaçait très rapidement. Donc, pendant trois jours, le commando traque le pilote, et soudain, le beeper arrête de bouger, tout près de leur position. Sur place, les héros regardent partout autour d'eux, mais il n'y a rien. Un des militaires pense à regarder vers le haut, et voit le cadavre du pilote perché à plus de cinquante mètres, apparemment mort depuis une semaine. Voilà comment je voulais commencer *Predator*. » Fier de sa nouvelle version, McT l'expose à ses employeurs, qui le massacrent. Régie par un système syndicaliste ultra-sectaire, l'industrie hollywoodienne rappelle le jeune réalisateur à sa place : celle d'un artisan lambda, chargé de mettre en images la vision de quelqu'un d'autre. « Ils ne voulaient surtout pas que le réalisateur se mêle du script. C'était une menace pour eux. J'ai appris à la fermer, et je n'ai apporté que des changements modestes pendant le tournage. » Souhaitant tourner en Cinémascope, McT doit également se contenter d'un format 1.85, moins coûteux en termes d'effets visuels. Les pressions du studio se font enfin sentir au niveau du casting, McTiernan étant harcelé pour engager des vedettes superficielles pour l'ensemble des seconds rôles. En imposant leurs propres troupes (Bill Duke et Jesse Ventura pour l'un, Carl Weathers et Shane Black pour l'autre), Arnold Schwarzenegger et Joel Silver le sortent finalement de l'eau. McTiernan peut compléter la distribution avec de véritables comédiens (notamment R.G. Armstrong dans le rôle du général Phillips) ou d'authentiques

DOSSIER PREDATOR STORY



Schwarzie
recouvert
d'argile pour
la scène finale,
et bourné au
whisky pour se
réchauffer !

carrière. C'est une tragédie : j'ai 24 ans, et tout est fini. » Vêtu d'un costume d'aventurier kaki et coiffé d'un casque comportant un micro-ventilateur, Joel Silver aperçoit rapidement l'objet du délit. « Il n'y a nulle part où s'asseoir » poursuit Johnson, « car les bras, les jambes et la tête du Predator sont répandus sur les deux lits, sur le sol et sur le bureau. Alors qu'il vient de se doucher, John est déjà en nage. J'essaie de briser la glace : « Quelqu'un veut un cocktail ? ». Joel caresse sa barbe et lance : « Nous ne sommes pas là pour socialiser. ». Le gecko déglutit. « Okay » dit Joel. « Okay » répond John. « OKAY » dis-je à mon tour. » Après s'être éclipsé dans les toilettes pour finir deux rails qu'il avait soigneusement préparés, Johnson voit le couperet tomber. « Nous n'aimons pas la tête » annonce Silver. « Elle a l'air bizarre. » Et c'est vrai. Steve Johnson le hurle d'ailleurs depuis le début, sans jamais parvenir à convaincre qui que ce soit de lui laisser modifier le design. Approuvé par McTiernan lui-même en préproduction, le look de ce Predator est en réalité signé par un autre artiste, Nikita Knatz (un vétéran de *Commando*), et ses caractéristiques physiques (tête anormalement petite et longiligne, articulations inversées au niveau des genoux) sont pensées pour cacher la présence d'un acteur dans le costume. En entendant la remarque de Silver, Johnson devient fou. « Je plonge alors sur mes carnets et les pages commencent à voler à travers la pièce, jusqu'à ce que je trouve ce que je recherchais : le design d'origine. Je le donne à Joel, dont les yeux passent frénétiquement du dessin au costume. « Retournons à nos moutons » reprend Joel. « Jean-Claude me dit que tu veux ruiner sa carrière. » Fraîchement exilé aux États-Unis, Jean-Claude Van Damme a effectivement été engagé pour interpréter le Predator. Sûr de pouvoir démon-

trer ses talents d'artiste martial, la future star du cinéma d'action se retrouvera vite engoncée dans un costume en caoutchouc étroit, relié en permanence à un double système de poulie. Largement de quoi déchanter.

BLAGUE BELGE

« Jean-Claude est assis dans sa chaise pliante, pendant qu'on lui installe la fausse tête » poursuit Johnson. « Le masque du Predator est au-dessus de sa tête, afin d'allonger le cou de la créature. Donc la tête de Jean-Claude est en réalité coincée dans le cou de notre alien, et il peut voir à travers des petits trous répartis dans les ombres de la musculature. Le public n'est pas censé voir ses yeux, mais moi, je ne vois

que eux. Je les vois, car ils sont rouges de colère. J'entends une voix étouffée. Maléfique. « Je hais cette tête ! Je la déteste ! » Je jette un œil sur le cou du Predator, et le regard de Jean-Claude m'envoie des flammes. Heureusement, McTiernan nous interrompt. Il regarde la créature et n'essaie même pas de masquer son dégoût. « Alors » dit-il en s'adressant à Jean-Claude, mais en regardant droit dans les

LA RÉUSSITE DE PREDATOR (...) DONNE LE TON D'UNE CARRIÈRE PARMI LES PLUS AMBITIEUSES ET FASCINANTES DE L'HISTOIRE DU CINÉMA AMÉRICAIN.

faux yeux ridicules du Predator. « Je veux que tu courres jusque là-bas comme un gorille, puis quand tu arrives à cet arbre, tu grimes dessus, puis tu te balances sur une autre branche comme un singe, en accélérant. Ce serait bien si tu pouvais te retourner au milieu du saut, et atterrir sur tes pieds ! OK ? » Évidemment, Johnson s'interpose, rappelant que la créature peut au mieux courir dans une seule et unique direction.. si McT a de la chance. La suite est aussi hilare que pathétique : alors que JCVD se démène comme il le peut dans son costume, un câble lâche, et le Predator se répand la tête la première comme dans un cartoon de Chuck Jones. Pendu par une



Un Carl Weathers manchot discute avec un JCVD jeunot initialement engagé pour incarner le Predator.

jambe devant l'équipe silencieuse, l'acteur convulse en hurlant : « Je hais cette tête ! Je la hais ! Je la hais ! Je veux la frapper ! La frapper ! La frapper ! ». Les plaintes de Van Damme sont tellement excessives qu'Arnold lui-même les mentionnera dans son autobiographie *Total Recall*, qualifiant le Belge d'« infatigable geignard ».

SAUVETAGES EN SÉRIE

En situation de crise, le tournage de *Hunter* est interrompu une seconde fois, sans date de reprise arrêtée à l'avance. Alors qu'elle avait imposé à Steve Johnson un budget de 750 000 dollars, la Fox commande un nouveau monstre à Stan Winston Studio pour 1,5 million. Conçu par Steve Wang sur les conseils de James Cameron (les mandibules et le look rasta viennent de lui), le nouveau design se rapproche de ce que Johnson voulait au départ : un costume de monstre classique, rehaussé par quelques rares éléments animatronics. Remercié à cause de sa petite taille, Van Damme cède la place au géant Kevin Peter Hall (2 mètres 19 !), qui campait déjà un chasseur alien dans la série B *Terreur extraterrestre* en 1980. Alors qu'un nouveau titre est choisi pour éviter la confusion avec la série *Rick Hunter*, les prises de vue reprennent en novembre à Palenque, et les nuits sont désormais glaciales. Manque de chance, le tournage est presque exclusivement nocturne, et Arnold ne peut plus s'abriter dans son costume militaire. Pire : l'argile utilisée pour simuler la boue qui recouvre le personnage refroidit en séchant. Frigorifié, Arnold tente de se réchauffer en buvant des litres de whiskey mais ne parvient qu'à se saouler, ce qui est loin d'amuser le réalisateur. « Le plus gros problème » se souvient McTiernan, « c'est qu'on ne savait pas combien de temps Arnold allait rester avec nous. Et un jour, il nous a annoncé qu'il devait repartir le lendemain. Nous devions encore tourner certaines scènes qui ne me plaisaient pas. L'une d'entre elles devait se passer dans le vaisseau extraterrestre, avec des trophées plein les murs

(scène déplacée dans *Predator 2* - NDR). Joel Silver devenait fou, donc je lui ai dit : « OK, je vais tout réécrire ce soir, et nous tournerons demain, en une journée. ». En seize heures de tournage, nous avons ainsi réalisé 37 plans, soit toute la bataille finale ! C'était facile, en fait ! » Bizarrement, cette version est contredite par l'illustrateur australien Paul Power sur le site Internet *John McTiernan's Eaters of the Dead*. Engagé après l'épisode Johnson/Van Damme comme story-boardeur, Power aurait travaillé pendant six semaines dans les locaux de la Fox à Los Angeles, collaborant avec McT sur la conception de cette toute nouvelle fin. Longuement mûri ou improvisé sur le terrain, ce dernier acte permet quoi qu'il en soit au réalisateur d'exprimer pleinement sa créativité et ses obsessions thématiques, transformant in extremis un actioner aussi brillant que luxueux en véritable expérience anthropologique. Une réflexion sur les pulsions primaires appuyée par un score tribal absolument fabuleux d'Alan Silvestri (un second choix pourtant : McT voulait à l'origine confier la musique à Jerry Goldsmith, en raison de son travail avant-gardiste sur *La Planète des singes*). Si le monteur Stuart Baird s'est souvent vanté d'avoir sauvé le film en postproduction, en coupant près de 40 minutes de métrage (seuls quelques plans anecdotiques ont pourtant été exhumés pour le DVD), la réussite de *Predator* appartient non seulement à John McTiernan, mais donne le ton d'une carrière parmi les plus ambitieuses et fascinantes de l'histoire du cinéma américain. Bon sang, qu'il nous manque... Alexandre PONCET

(Propos de Steve Johnson et John McTiernan recueillis et traduits par l'auteur)

(1) Marqué par son expérience sur *Predator*, Shane Black s'apprête à tourner une suite directe à très gros budget, interdite au moins de 17 ans et dont la principale ambition est de renouer avec la terreur du classique de McT. Coécrit par Fred Dekker, son binôme de *Monster Squad*, et produit par John Davis, *The Predator* doit sortir chez nous le 28 février 2018.

Porté par le monolithique Arnold Schwarzenegger, *Predator* s'est imposé avec les années comme une référence du film d'action. Et pas seulement. Alors qu'il ressort en version remastérisée, son réalisateur John McTiernan se souvient.

* PAR VALENTIN PIMARE

France. Mercredi 19 août 1987. *Predator*, le deuxième long métrage de John McTiernan, débarque dans les salles. Au milieu de la chaleur estivale, c'est un accueil glacial que réserve la presse française au film. Il se voit qualifié de « navet interminable » ou de « film poussif, bœgneux, attendu, sans humour et sans distance ». Louanges également pour les scénaristes, qui « passent sans crier gare du film de guerre au film fantastique [et] accumulent les clichés d'une insondable naïveté ». Le public, lui, est nettement moins bougon. Au terme de son exploitation, le film frôle les 1,5 million d'entrées en France et amasse près de 100 millions de dollars dans le monde pour un budget estimé à 15. Presque trente ans plus tard, *Predator* ressort sur les écrans en copie remastérisée. Au fil des années, le film a su gagner ses galons d'œuvre culte auprès de toute une génération. Il a permis à Schwarzenegger de valider son statut de star du cinéma d'action. Quant à John McTiernan, il sera, lui, qualifié de maître du genre, un statut définitivement acquis un an plus tard avec *Piège de cristal*. Reste enfin le Predator, créature profondément ancrée dans la culture populaire et élevée au rang de bestiole emblématique du cinéma de science-fiction aux côtés de l'Alien de Ridley Scott. Le chemin pour arriver au film tel qu'il est a été très long. Et parfois chaotique. Contacté par *Studio Ciné Live*, John McTiernan se rappelle comment l'aventure a commencé pour lui. À l'époque, il fait encore partie de ces jeunes réalisateurs à qui l'on propose des pseudo-films d'horreur à la pelle. « Un producteur se baladait avec ce scénario sous le bras sans qu'on sache de quoi il s'agissait. J'ai trouvé le projet bien plus plaisant et divertissant que tout le reste. C'était une histoire très simple. C'est ce qui m'a plu », se souvient-il. *Predator* suit un commando de gros bras. Virils, le verbe haut, la réplique burnée, les pectoraux bombés, ils sont largués en pleine jungle pour une mission de sauvetage. Sur place, ils sont pris à partie par une créature extraterrestre qui les traque un à un. Un pitch casse-gueule, il faut le reconnaître,

car *Predator* combine plusieurs genres de cinéma. Il démarre comme un film d'action basique, prend ensuite la forme d'un thriller horrifique, puis se conclut à la manière d'un survival. « L'intéressant dans *Predator* est justement qu'on y sent un jeune cinéaste se battre pour réaliser un grand film à partir d'un sujet ingrat », écrit Claude Monnier dans son livre *John McTiernan, le maître du cinéma d'action* (Bazaar & Cof). Là où d'autres auraient mal géré l'aspect hybride du projet, avec une approche plus légère, le cinéaste prend son sujet au sérieux. Sa mise en scène est appliquée. L'ambiance du film en devient unique, oppressante et mystérieuse. Sentiment renforcé dès que la caméra grimpe vers les cimes, avec, en fond, la musique anxiogène d'Alan Silvestri.

Pourtant, le tournage n'a pas été une partie de plaisir, comme en témoigne le réalisateur : « C'était très difficile au début. On ne savait pas comment travailler au Mexique. On a commis énormément d'erreurs. Comme d'aller filmer sur la côte ouest sous l'impulsion du chef décorateur. Résultat : les arbres n'avaient pas de feuilles. Finalement, on a pu aller à Palenque tourner de vraies séquences de jungle.

Même chose sur le plateau. Au départ, on avait 250 techniciens mexicains. Mais ils ne savaient pas comment s'y prendre. On a dû leur apprendre. Au final, le film a été fait de manière très internationale. La seconde fois où nous sommes allés filmer là-bas, tout avait changé. L'équipe était plus jeune. Ils fréquentaient des écoles de cinéma et s'étaient familiarisés avec les tournages internationaux. Ça a été nettement plus facile. »

LA BÊTE ET... LA BÊTE

Présente tout au long du film, la jungle devient un personnage à part entière. Elle est davantage qu'un décor, puisqu'elle se prête aux différents changements de points de vue qui s'opèrent dans le film. Elle est d'abord l'alliée de l'extraterrestre, qui se fond littéralement en elle et se dévoile petit à petit, à l'image du requin des *Dents de la mer*. Puis, lors du dernier tiers du film, la jungle offre au personnage de Schwarzenegger, qui se retrouve couvert de boue, une parade idéale pour bloquer la vision

1987



« J'AI PRIS LE TYPE LE PLUS FORT DU MONDE ET JE L'AI MIS EN FACE DE QUELQU'UN QUI ÉTAIT PLUS FORT ENCORE » JOHN MCTIERNAN

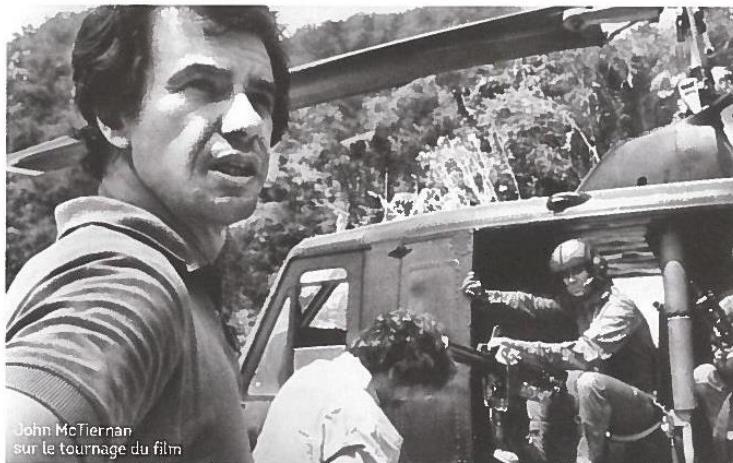
infrarouge de son alter ego maléfique. Resté seul, il recouvre sa position dominante et embarque le spectateur pour un duel final d'anthologie.

Car l'une des nombreuses bonnes idées du film est d'avoir joué avec la figure que représentait l'acteur à l'époque. Schwarzenegger est Conan le Barbare. Il est le Terminator. Le « chêne autrichien » a tou-

jours paru monolithique, presque indestructible. « J'ai pris le type le plus fort du monde et je l'ai mis en face de quelqu'un qui était plus fort encore », lance McTiernan. Pour la première fois, on voit l'acteur malmené. Plus humain que jamais. Dénué de toute technologie, son personnage retourne à ses instincts les plus primaires pour survivre. En témoigne son

cri, ultime appel envers son adversaire. Le Predator lui répond, se montre alors dans toute sa monstruosité et Schwarzenegger lui balance une réplique devenue culte : « T'as pas une gueule de porte-bonheur ! ». Une gueule oui. Une vraie. Et qui a demandé du travail : « On a eu des problèmes avec la première version de la créature. Puis Stan Winston est arrivé et a réalisé le design de la seconde. Ce fut une magnifique créature, aussi terrifiante qu'amusante. Vous savez combien de personnes il fallait pour faire fonctionner son visage ? Six. Juste pour ça. Le costume a demandé des semaines de préparation. J'ai fait beaucoup d'essais sur Kevin Peter Hall de façon à ce qu'il puisse se mouvoir correctement. Il avait tout le poids du costume à porter. Heureusement qu'il était athlétique », se souvient le réalisateur.

Un look soigné qui n'a fait qu'accroître le mythe autour de ce chasseur à dreadlocks. Les questions sans réponses que le spectateur se pose dans le final renforcent sa légende. Car la créature disparaît de façon toute aussi mystérieuse qu'elle est apparue, supprimant elle-même toute trace de son passage. Et, là encore, McTiernan a eu du flair : « Déjà je suis



John McTiernan sur le tournage du film

1987

CETTE ANNÉE-LÀ...

content de l'absence de dialogues. Quand un film n'en a pas besoin, vous savez qu'il fonctionne. Pour cela, j'ai réécrit intégralement les quinze dernières minutes. Je me suis notamment débarrassé du vaisseau spatial qui en disait trop sur le Predator. Cette créature est ce qu'elle est. Point. Finalement, ils ont réutilisé tout ça dans la suite».

Le film devient objet de fascination pour de nombreux fans. Le chasseur intergalactique se doit de revenir. Voulant se tourner vers d'autres horizons, McTiernan est remplacé par Stephen Hopkins pour *Predator 2* (1991). La chasse se déplace dans la jungle urbaine de Los Angeles en pleine guerre des gangs. Inférieur au premier, ce second volet reste apprécié pour la découverte de plusieurs éléments fondamentaux de la mythologie du Predator : son code de l'honneur, son vaisseau (abritant des trophées comme

deux films : *Alien vs. Predator* (2004) et sa suite, *Aliens vs. Predator: Requiem* (2008). La critique et les fans ne suivent pas. Pour compenser, certains se lancent dans des fan-films, comme James Bush avec *Predator: Dark Ages*. Ce court métrage de 27 minutes exploite les voyages dans le temps de la créature en situant l'action au temps des Croisades.

De son côté, le cinéma joue la sécurité avec *Predators* (2010), chapeauté par Robert Rodriguez. Le film est une sorte de reboot du film de John McTiernan (même trame, musique identique, etc.), tout en étant une suite. Ce manque d'originalité empêche le film de se hisser au niveau de son modèle. Le mythe reste intact et les fans attendent son digne héritier. Un nom les fait exulter, celui de Shane Black (acteur et scénariste de l'ombre sur le premier film), chargé de relancer la franchise. Lorsqu'on demande à John



Le redoutable Predator

un crâne d'Alien), et le fait qu'il chasse sur Terre depuis des siècles.

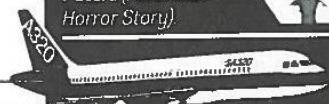
Des perspectives idéales pour de nombreux auteurs, qui vont développer sa figure en dehors des salles à travers jeux vidéo et comic books (édités chez Dark Horse en majorité), où la bête affronte des adversaires comme Batman ou l'Alien. Un postulat repris au cinéma dans

McTiernan ce qu'il pense de ce choix, il répond qu'il ignorait l'existence du projet. Si l'homme qui a lancé le mythe a définitivement tourné la page, le Predator, lui, n'est pas près de disparaître des salles obscures. ■

PREDATOR De John McTiernan • Avec Arnold Schwarzenegger, Carl Weathers... • Sortie: 17 août en version restaurée

20 JANVIER

Naissance de l'acteur Ewan Peters (*American Horror Story*)



22 FÉVRIER

Premier vol de l'Airbus A320.

30 MARS

Oliver Stone reçoit les Oscars du meilleur film et du meilleur réalisateur pour *Platoon*.



20 JUIN

Première coupe du monde de rugby, remportée par les All Blacks.



ALL BLACKS

ALL BLACKS

IV. INTERNET



You're one ugly motherfucker. » [1] Cette réplique culte, Arnold Schwarzenegger la prononce à la fin du film alors que son équipe de mercenaires s'est fait décimer, et qu'il est lui-même au bord du gouffre face à un monstre surpuissant qui s'apprête à l'achever. La bête, un redoutable guerrier de l'espace suréquipé pour chasser des proies humaines, enlève le casque qui dissimulait jusque-là son visage, résolument affreux. Tout l'enjeu du film est là, dans l'exhibition libératrice de ce qu'on a refusé de nous montrer jusqu'alors – éternel moteur de toutes les séries B américaines. Mais avant de découvrir cette horrible tête (admirablement conçue par le regretté Stan Winston), qui met le sens du film à nu, Schwarzy et le spectateur ont dû faire du chemin.

À la croisée des genres

En 1987, les studios hollywoodiens ont définitivement récupéré l'hégémonie sur le cinéma américain qui leur avait totalement échappé dans les années 1970. À grand coup de films d'action burnés, l'Amérique reaganienne triomphante et aigre avait trouvé un représentant fort dans les muscles saillants de ses stars d'action, dont Arnold Schwarzenegger était la version la plus hypertrophiée. Pourtant, il subsistait aussi dans les films fantastiques de cette période, dérivés de la série B des années 1950, une angoisse tenace quant au devenir de la civilisation, une peur de la mutation (des corps et du monde) et une névrose existentielle qui montraient le revers de ce triomphalisme déplacé (pléonasme). Inévitablement, le croisement de ces deux genres devait avoir lieu, puisqu'ils étaient fondamentalement liés. Cela donna *Predator*.

Six mercenaires d'élite se retrouvent en pleine jungle du Guatemala pour mener à bien une mission de sauvetage chapeautée par la CIA. Corps bodybuildés, fusils d'assaut customisés et instinct aiguisé pour flairer le danger, ils sont en terrain connu. Comme il se doit, la mission est en réalité un coup monté par la CIA pour détruire un camp rebelle ; comme il se doit, ils sont furieux de s'être fait rouler par de vulgaires bureaucrates ; et comme il se doit, ils vont devoir s'extirper de ce mauvais guêpier. Le récit, dans son premier acte, suit scrupuleusement le programme du film d'action ordinaire. Mais il va être mis à mal par un élément extérieur (au genre et à la planète) : le Predator. D'abord occupés à vouloir s'échapper de cette jungle, les mercenaires vont rapidement se rendre compte qu'ils sont traqués par un ennemi mystérieux et redoutable dont ils ignorent tout. C'est là que le programme déraille.

Totalement hors champ, le monstre se montre peu à peu dans un délirant numéro d'effeuillage tout au long du film : une silhouette transparente, du sang, une main, etc. En somme, il est érotisé : plus il en montre, plus on désire en voir. En retour, il observe ses victimes avec une vision thermique, les repérant à la chaleur qui émane de leur corps. Les mercenaires, dominés par un être qu'ils ne peuvent pas voir, se retrouvent dans la position classique des victimes de *slasher* : des figures vierges qui n'assument pas leur désir – que le *boogeyman* perçoit parfaitement. Ils tombent alors en pleine crise identitaire. Professionnels hawkadiens, habitués à la maîtrise des lieux et de leurs corps, ils perdent ici le contrôle de la situation et d'eux-mêmes. Leur savoir-faire de soldat est inutile, leur fierté de guerrier est dégradée, leur monde s'écroule. Ce qui est destructeur, ce n'est pas tant la violence du monstre que la lente dégénérescence vers laquelle ils sombrent : ils déchargent leurs armes dans le vide en décimant une portion de jungle, récitent des paroles de chanson à voix haute, se tailladent le torse, etc. Bref, ils pètent un câble.

À la guerre comme à la guerre

Car le Predator n'est fait que de signes. Il est une menace inconnue dont la présence est signifiée par les traces qu'il laisse et qu'il faut apprendre à lire et déchiffrer (« *If it bleeds, we can kill it.* » [2]) si on veut satisfaire sa pulsion érotico-scopique (voir, c'est jouir). Mais ce désir n'inverse pas seulement les codes du film d'action, il remet le super-

soldat américain à sa place de bidasse largué (dans tous les sens du terme) sur le champ de bataille, lieu sur lequel les héros ne sont rien d'autre que des survivants, donc des chanceux – soit le contraire des professionnels. Ce qui explose ainsi à la tronche des mercenaires à chaque intervention du Predator, c'est le réel. « *Le réel est ce qui fait mal en tant que ce mal constitue la seule approximation dont nous puissions disposer de ce qui cause ce mal* » explique Laurent de Sutter. [3] Invisible et furtif, le Predator n'existe que lorsqu'il trucide avant de se volatiliser. Il est ce « concept vide sans objet » lacanien qui fait éprouver le réel aux guerriers du film : « *Faire l'expérience du réel, c'est faire l'expérience impossible de la possibilité que quelque chose soit, que quelque chose puisse exhiber son être, à l'instar de la table contre laquelle on se cogne, et qui disparaît comme table au moment même où on en éprouve le choc.* » [4]

Autrement dit, ce à quoi se heurtent ces experts de la guerre, c'est la guerre elle-même : imprévisible, insaisissable et impitoyable, elle n'est présente que dans la mort et la destruction. « *Pour faire la guerre, il faut être la guerre* », disait John Rambo dont le Predator est la version absolue, c'est-à-dire totalement déshumanisée. Face à la guerre (qui était l'idéal de l'administration Reagan), le superhéros reaganien (qui en était l'emblème) est complètement démunis, au moins autant que n'importe qui. Le symbole s'effondre face à ce qu'il symbolise, telle une mascotte dévorée par le produit dont il fait pourtant la promotion et dont il ne parvient plus à dissimuler l'abjection. Il n'est que pure fiction. C'est cette horreur-là que contemple Schwarzenegger lorsque le Predator se démasque. « *One ugly motherfucker* » car il n'y a en effet rien de plus hideux que la guerre et qu'il faut bien l'extrême laideur du Predator pour lui donner un visage. Schwarzy s'en tirera malgré tout après un affrontement épique, et sera secouru par un hélicoptère. Silencieux, le regard vide, il aura tout perdu. Car ceux qui se confrontent à la guerre ne gagnent jamais. Même quand ils survivent.

Notes

- [1] Qu'on pourrait traduire littéralement par : « *Tu es un putain d'enculé hideux.* » et traduit en VF par « *T'as pas une gueule de porte-bonheur !* »
- [2] « S'il saigne, on peut le tuer. »
- [3] Laurent de Sutter, *Théorie du kamikaze*, PUF 2016.
- [4] Ibid.

Matthieu Santelli, le 16 août 2016



Dans la jungle, on ne vous entend pas crier

Ce qui se présentait comme une série B insignifiante est devenu un must du cinéma horrifique grâce à la maestria de la réalisation et une ambiance à couper au rasoir.



Le réalisateur John Mac Tiernan n'a réalisé qu'un petit film intitulé *Nomads* lorsqu'il est engagé en 1987 pour diriger ce *Predator* au budget de 18 millions de dollars, avec pour vedette Arnold Schwarzenegger. Le comédien culturiste est alors en passe de devenir une star internationale ; il vient de rencontrer le succès grâce à *Conan le barbare* et sa suite, ainsi que *Commando* et surtout le premier *Terminator*. Rien dans le scénario très banal ne laissait présager le résultat final. Effectivement, cet étrange mélange entre *Rambo 2* et *Alien* fleure bon le sujet de série B à la petite semaine.



D'ailleurs, le début du métrage n'estompe pas forcément nos craintes en arpantant les clichés du film d'action guerrier à la Chuck Norris (*Portés disparus* et ses avatars). Les soldats envoyés dans la jungle pour une mission délicate sont tous des gros bras machos qui semblent indestructibles et rien dans leur présentation n'indique la moindre once de second degré. Pourtant, après une mémorable scène d'action (l'attaque de la base ennemie est tout bonnement époustouflante), le film change clairement de cap et commence à se doter d'une atmosphère lourde qui rappelle les incursions cannibales des cinéastes transalpins du début des années 80 (merci Ruggero Deodato).

Ne faisant pas dans la dentelle, le cinéaste filme le gore sans réelle complaisance, mais en ayant à cœur de présenter une jungle de plus en plus inhospitalière. L'homme, sûr de sa supériorité, devient dès lors la proie d'un extra-terrestre

pour qui la chasse est un hobby. Dès lors, le réalisateur parvient à optimiser son décor unique (la jungle) en obligeant le spectateur à scruter la moindre parcelle afin d'y découvrir le monstre. Si la métaphore sur l'ennemi invisible évoque bien entendu le traumatisme du Vietnam, l'auteur préfère se pencher sur la fine frontière qui sépare l'homme de l'animal. En ce sens, les dernières séquences d'affrontement entre Schwarzy et la bête font preuve d'une rare barbarie, faisant ressurgir du fond des âges notre instinct de conservation le plus primaire. Grâce à une réalisation toujours aussi efficace vingt ans après, un thème musical imparable d'Alan Silvestri et des effets spéciaux magnifiques de Stan Winston, *Predator* (1987) demeure encore de nos jours un must du genre. La suite moins réussie et les deux aventures ratées du Predator face à Alien n'ont pas encore réussi à écorner un mythe salué à l'époque par plus de 56 millions de dollars de recettes rien qu'aux Etats-Unis et par 1,4 millions d'entrées en France.

Virgile Dumez, le 7 juillet 2016

Alors que sur les écrans se suivent remakes, reboots, suites et spin-off des studios hollywoodiens, il est bon de revenir parfois au meilleur du cinéma américain, et notamment celui datant des années 80 (quand Donkey Kong était le Pokémon des ados). Après Terrence Malick et les frères Coen, voici une autre ressortie d'un classique américain. Ce n'est pas que de la nostalgie mais, au contraire, une véritable cure de jouvence : *Predator* est à (re)découvrir sur grand-écran ce 17 août grâce à Capricci films.

Le pitch: *Le commando de forces spéciales mené par le major Dutch Schaeffer est engagé par la CIA pour sauver les survivants d'un crash d'hélicoptère au cœur d'une jungle d'Amérique Centrale. Sur place, Dutch et son équipe ne tardent pas à découvrir qu'ils sont pris en chasse par une mystérieuse créature invisible qui commence à les éliminer un par un. La traque commence.*

Gros succès de l'année 1987

C'est un des films qui a fait de Arnold Schwarzenegger une star bankable. Le film avait rapporté 57M\$ en Amérique du nord (l'équivalent de 130M\$ aujourd'hui), soit le 12e succès de l'année, après s'être offert le 2e meilleur démarrage de 1987. En France, 1,5 million de spectateurs ont été le voir en salles. C'est grâce à cette créature que la carrière de John Mc Tiernan décolla en tant que spécialiste de film d'action : à son actif *Predator*, *Piège de cristal* avec Bruce Willis en 1988, *A la poursuite d'Octobre Rouge* avec Sean Connery en 1990...

Predator c'est surtout la naissance d'une créature parmi les 'méchants' les plus iconiques du cinéma américain : un monstre extra-terrestre qui joue de son invisibilité et de sa rapidité pour tuer... Le film fût un tel succès qu'il y a eu plusieurs suites : *Predator 2* avec Danny Glover puis *Predators* avec Adrien Brody, et aussi un cross-over avec l'univers de *Alien* (une hérésie improbable avec deux films tout de même efficaces) avec *Alien vs Predator* et *Alien vs Predator Requiem*. Dans le *Predator* "d'origine" on découvre un jeune acteur - scénariste : Shane Black, qui, par la suite, est passé derrière la caméra (*Iron Man 3*, *The Nice Guys...*), et dont le prochain film prévu pour 2018 serait *The Predator*, reboot tendance.

Le Predator est donc une créature inconnue qui chasse un commando de militaires américains en opération dans une jungle opaque. Elle se déplace très facilement entre les arbres et repère ses victimes en détectant leur chaleur corporelle. Mesurant plus de 2 mètres, elle se rend invisible tel un caméléon, mais elle est repérée quand elle est mouillée... Dans le film cette créature et son fonctionnement ne sont dévoilés que très progressivement. Il faut attendre la dernière demi-heure pour voir vraiment de quoi il s'agit, avant un long combat final dantesque...

A noter que Capricci a édité l'an dernier un livre, *Prodiges d'Arnold Schwarzenegger*, signé Jérôme Momcilovic, livre biographique mais aussi analyse d'un homme du XXe siècle au corps héroïque et bodybuildé, presque mécanique.

Le 17 août 2016



Le commando de forces spéciales mené par le major Dutch Schaeffer est engagé par la CIA pour sauver les survivants d'un crash d'hélicoptère au cœur d'une jungle d'Amérique Centrale. Sur place, Dutch et son équipe ne tardent pas à découvrir qu'ils sont pris en chasse par une mystérieuse créature invisible qui commence à les éliminer un par un. La traque commence...

DANS LA JUNGLE, TERRIBLE JUNGLE

En juin 1987, un film d'action signé par un jeune réalisateur encore méconnu (John McTiernan, dont le premier film *Nomads* est globalement passé inaperçu) cartonne au box-office américain. Sa star, elle, est déjà bien-aimée du public : Arnold Schwarzenegger, qui sort des succès de *Conan le barbare*, *Terminator* et *Commando*. Il est avec Sylvester Stallone l'icône 80s d'une action musclée, et le jeune McTiernan s'en sert à merveille. Dutch, le héros que Schwarzenegger incarne dans *Predator*, est filmé comme une icône lors de son entrée en scène, cigare au bec. Lorsqu'il retrouve l'un de ses acolytes (Carl Weathers, qui lui non plus n'a jamais séché ses séances de gym), les deux gaillards se serrent la patte jusqu'à en faire un concours de biceps. Avec une ironie mordante, McTiernan n'hésitera pas à trancher du bras dans cette aventure qui va mettre à mal les héros testostéronés d'une Amérique invincible.

Lorsque le pitch de *Predator* circule, avant son tournage, on présente le film comme un *Alien* dans la jungle. McTiernan y affutera, par sa mise en scène, son sens de l'espace qui fera merveille dans d'autres de ses classiques du cinéma d'action. Un sens du mystère aussi. La célébration virile annoncée tourne court lorsque les musclés découvrent peu à peu des indices qui les décontenancent. Un hélicoptère est perché dans les arbres et la jungle, littéralement, saigne. "C'est inhumain" - "Un vrai mystère", observe t-on. McTiernan sait construire la tension et parvient à varier les registres avec efficacité : le spectacle est à la fois bourrin (aux bras coupés s'ajoutent les têtes qui explosent), visuellement ambitieux et sait être potache sans que les répliques juteuses ne prennent le pas sur la tension.

Kevin Peter Hall, l'acteur qui était dans le costume du Predator, a confié que son expérience du tournage n'était pas celle d'un simple film, mais *d'un survival* pour tous les participants. *Predator* n'a pas été tourné dans un Center Parcs et sa jungle semble suintante à souhait. McTiernan en fait peu à peu le décor d'un affrontement mythique entre un Schwarzenegger hors normes et un monstre devenu depuis un emblème du genre, un diable qui fait de l'homme son trophée. Trente ans plus tard, le long finale muet et pyrotechnique reste tout aussi impressionnant et excitant. L'exigence du film en termes de spectacle et son usage à l'époque à la fois inédit et économe des effets numériques nous rappellent à quel point les équivalents contemporains sont tristes. *Predator* ressort ce mercredi 17 août en version restaurée et le plaisir qu'il procure est toujours aussi fort.

Nicolas Bardot, le 16 août 2016



Près de trente ans après sa sortie, *Predator* s'apprête à retrouver son chemin en salles dès le 17 août en copie neuve grâce à Capricci Films. L'occasion de revenir aux sources de ce classique incontournable de John McTiernan. Au moment du tournage, le cinéaste américain n'a alors qu'un seul long métrage à son actif, le bien nommé mais mal aimé *Nomads* (1986) avec Pierce Brosnan, un échec à sa sortie. Cela n'empêche pas le producteur Joel Silver de repérer son talent en lui proposant de réaliser *Predator* pour le compte de la 20th Century Fox. *Predator* est un habile mélange de suspense, d'action et de science-fiction qui révèle un véritable réalisateur visionnaire. Après une séquence d'ouverture rappelant celle de *The Thing* de John Carpenter (1982), ce survival embarque le spectateur dans un huis clos oppressant en pleine jungle. À l'instar d'autres classiques comme *Alien* ou *Les dents de la mer*, *Predator* prend le temps de dévoiler son monstre. L'intrigue débute sur une mission commando « ordinaire » où il s'agit, pour des mercenaires recrutés par la CIA, de retrouver les survivants d'un crash d'hélicoptère au cœur d'une jungle d'Amérique Centrale. L'intrusion d'un élément imprévu et surnaturel fait dériver le film de guerre vers une pure œuvre de science-fiction. La tension ne faiblit alors jamais jusqu'au générique de fin. L'impact visuel et sonore, soutenu par la superbe photographie de Donald McAlpine et la formidable partition musicale d'Alan Silvestri en font un must absolu du genre, inégalé malgré ses multiples suites, comme la dernière en date *PREDATORS* (notre critique), produite par Robert Rodriguez, et ses mauvais crossovers (*Alien vs Predator*). La meilleure suite reste sans doute *Predator 2* de Stephen Hopkins (1990), avec un Danny Glover traquant les chasseurs de l'Espace dans les rues de Los Angeles.



Predator est une véritable prouesse sur le plan technologique avec des effets spéciaux inédits pour l'époque. L'équipe artistique a été particulièrement soigneuse. Tout ce travail, on le doit notamment au grand Stan Winston, qui a inventé l'aspect unique de la créature extra-terrestre ; une sorte de « gueule » de crustacé plantée sur un corps humanoïde. Après des essais ratés avec Jean-Claude Van Damme, c'est finalement l'acteur afro-américain Kevin Peter Hall et son impressionnante taille (2 mètres 19) qui endosse le costume du monstre, sous une chaleur tropicale insoutenable, de près de 40 degrés, dans la forêt de Palenque au Mexique. On doit également au superviseur des effets visuels, Joel Hynek, l'aspect complexe d'« invisibilité » de la créature, qui lui a valu une nomination aux Oscars. La réussite

de *Predator* repose aussi bien sûr sur son casting. Essentiellement masculin – hormis Elpidia Carrillo dans le rôle d'Anna, l'otage survivante -, il est porté par un Arnold Schwarzenegger alors en pleine gloire et au sommet de son art dans le rôle du Major Alan « Dutch » Schaeffer. Un militaire qui doit abandonner son artillerie lourde au profit d'un instinct quasi animal afin de survivre à ce prédateur aux dreadlocks. Le duel du dernier acte est un morceau d'anthologie cinématographique qui renvoie à David et Goliath ; l'un devant ruser face à la technologie très avancée de l'autre.

Le reste de la distribution, constituant le commando des forces spéciales, est du même acabit : de Carl Weathers (*Rocky*) à Bill Duke (*Payback*) en passant par Jesse Ventura (*Demolition Man*), Sonny Landham (*48 heures*) et Shane Black. Ce dernier est principalement connu pour être le scénariste surdoué de la saga *L'Arme Fatale*, mais aussi le réalisateur d'*Iron Man 3* et plus récemment de *The Nice Guys*. Il devrait bientôt prendre en main une nouvelle suite à Predator. Cependant, ce n'est pas pour ses talents d'écriture qu'il a été recruté car le scénario de *Predator* a été cosigné par les frères Jim et John Thomas. Ce récit se situe quelque part entre *Alien* et *Rocky* comme ils l'ont présenté à John McTiernan, lequel y voit un récit d'aventure fantastique à la *King Kong*, dont la simplicité de la narration est transcendée par un grand sens du détail et la caractérisation des personnages. Certaines répliques demeurent également cultes, comme « *S'il peut saigner, on peut le tuer* », « *Aiguise-moi ça* » ou « *T'as pas une gueule de porte bonheur* ». Si *Predator* fut boudé à l'époque par la critique en France malgré un succès public, cette ressortie estivale arrive à point nommé pour justifier de l'ampleur de cette œuvre d'action et de science-fiction. Le réalisateur de *Piège de Cristal*, *À la poursuite d'Octobre rouge* ou encore *Le 13ème Guerrier* pourrait d'ailleurs reprendre bientôt le chemin des plateaux de cinéma après une longue traversée du désert suite à ses démêlés judiciaires.

Publié par Thierry Carteret le 18 juillet 2016

Que reste-t-il encore à dire sur le premier *Predator* ? Pas grand chose, tant il est un film culte, la pierre angulaire du cinéma d'action-horreur des années 80-90 et un sacré chef-d'oeuvre au passage.

Lorsqu'il le réalise en 1987, John McTiernan ne se doutait probablement pas que *Predator* allait autant marquer son public au point d'être, encore 30 ans plus tard, une référence. Il faut dire aussi qu'il est un monument de mise en scène, de gestion de l'espace, de suspense, fourmillant de répliques cultes et d'un casting 4 étoiles. Comme quoi, même à partir du scénario le plus débile du monde (gros balèzes vs sale streum en pleine jungle) on peut en tirer un pur joyau. Alors que l'on attend tous la version de Shane Black et qu'on espère qu'elle nous vengera de plusieurs affronts (qui répondent, étrangement, tous aux initiales *AVP*), le film qui a tout débuté reviendra bientôt dans une magnifique version restaurée. Et ce n'est pas trop tôt puisque jusqu'à présent *Predator* n'avait jamais connu les honneurs d'un pressage à la hauteur de son excellence. On se rappelle encore les vieux DVD tout pourris ou encore ce sale Blu-Ray tout juste correct que nous avions tous acheté parce que nous n'avions pas le choix mais que nous regardions toujours une larme à l'oeil.



Là, les choses risquent d'être follement différentes puisque le film bénéficiera d'un nouveau master 2K très appliqué qui devrait magnifier chacun de ses photogrammes. Et pour fêter cette bonne nouvelle, une bande-annonce vient d'être mise en ligne. Et, en à peine quelques secondes, le ton est donné. C'est juste magnifique.

Et comme en plus, il ne reste plus beaucoup de temps à attendre puisque cela sortira chez nous le 17 août prochain, on peut enfin le clâmer haut et fort. Cette fois, le Predator aura bien une gueule de porte-bonheur.

Christophe Foltzer, le 5 juillet 2016



La Loi de la jungle



1987 est une date charnière pour deux des personnages les plus importants des studios américains de cette époque. C'est à la fois l'émergence d'un réalisateur qui va devenir culte avec son deuxième film, après le plus confidentiel *Nomads* (1986), et la confirmation d'un talent incontournable dans le cinéma d'action gonflé à la testostérone qui connaît son apogée en cette fin des années 1980. Cette rencontre entre John McTiernan et Arnold Schwarzenegger se produit autour de ce qui va devenir une franchise culte, *Predator*, définissant un standard maintes fois repris par la suite, préfigurant un autre monument de l'*actioner*, *Die Hard (Piège de cristal)* (1988), avec Bruce Willis comme émissaire privilégié.

Les éléments sont simples : une jungle, un groupe de soldats organisés en commando, et une menace exotique qui après un temps d'observation va décimer les mercenaires un par un. La virtuosité de McTiernan réside justement dans le rythme qu'il donne à son film, coupé en deux parties distinctes, construites pour amener un crescendo émotionnel extrêmement puissant. Schwarzenegger, esseulé et démunie au beau milieu de la jungle, devient dès lors un stratège génial se muant en chasseur là où il n'était qu'une proie dans le premier acte. A l'instar d'un Paul Verhoeven (*Robocop*, *Total Recall*), on retrouve ces ruptures de ton qui font tout le génie des grands films d'action de la période, créant une adhésion immédiate à un récit qui serait sinon beaucoup trop invraisemblable. La virtuosité du découpage peut alors prendre tout son essor et terrasser littéralement le spectateur, imposant un modèle indépassable du genre.

Le 5 juillet 2016